

Tinguely



Dessiné par Jean Tinguely

Imprimé en héliogravure

Format horizontal 48 x 36,85

30 timbres à la feuille

Vente anticipée le 25 novembre 1988
à Paris et à Bâle (Suisse)

Vente générale le 26 novembre 1988

"Art moderne : jouer-forger-souffrir-bouillir-limer-exposer-forer-trépigner-poncer-brûler-ériger-vendre-jurer-démonter-souder-emballer-monter-faire enlever, etc"

Jean Tinguely - L'art est révolte

Méta - est un préfixe indiquant que l'on accède à la connaissance d'un niveau plus secret de la réalité mais impliquant aussi la notion de succession, de changement. La terminologie contemporaine grossit le nombre des néologismes où métá signifie qu'une activité ou une science se prend elle-même pour objet (métalangue, métalittérature). Les multiples Méta de Tinguely ne renfermeraient-ils pas tous les échos de cette polysémie ?

Né en 1925 à Fribourg en Suisse, il étudie la peinture à l'Ecole des Beaux-Arts de Bâle de 1941 à 1945. Il en sort en sachant "tout sur les rayonnistes, les constructivités, Schwitters, Mondrian, Kupka, Kandinsky..." mais déjà assiégié par "une contradiction terrible" : la finitude de la chose peinte. 1953 : c'est l'arrivée à Paris et la première éclosion des Méta. Méta-Malevitch et Méta-Kandinsky inaugurent ses recherches sur le mouvement. Rectangles sur lesquels se meuvent des formes plastiques animées par un mécanisme invisible, ils engendrent en effet une série indéfinie de compositions aléatoires. Ces "métamécaniques" sont-elles à la méca-

nique ce que la métaphysique est à la physique ? La métamécanique entend mettre en question la mécanique de précision en y introduisant ce qui la nie : l'anarchie.

Les *Métamatics*, au début des années soixante, incarnent un autre projet de transgression, où s'associent mécanisme et peinture. *Métamatic* n° 17 fait sensation à la première Biennale de Paris en 1959. Cette machine à peindre peut produire à la minute une œuvre abstraite moyennant la complicité du spectateur (par la simple introduction d'un jeton). Conjuguer ainsi machinisme et peinture, c'est tourner en dérision l'art informel où la primauté est accordée au geste et à la matière colorée. C'est aussi instituer une relation entre deux données apparemment contradictoires : l'acte créateur réputé éminemment individuel, mystérieux et la production en série, la standardisation, la consommation, le rendement, le rationnel... La machine à peindre devient aussi la vedette du premier "happening" qu'organise Tinguely à l'ICA de Londres. Des machines à vocations diverses relaient

les "métarobots" à peindre dont des machines antifonctionnelles destinées à s'autodétruire, au cœur d'un "art-spectacle" d'un type nouveau. Après les *Rotozazas* (machines à jouer), de nouvelles Méta, dans les années soixante-dix présentent d'énormes mécaniques animées d'un mouvement régulier de va-et-vient. Certaines *Métaharmonies* des années quatre-vingt accèdent au gigantisme et, avec leurs heurts, leurs grincements, leurs craquements, à l'expressivité totale.

Cet étonnant parc de machines fait de Tinguely un des maîtres de la sculpture cinétique. Ses dessins préparatoires ou épures ressemblent aux tableaux mécanomorphes de Picabia. Des compositions où stylo-billes et stylo-feutres répandent des couleurs vives cultivent elles aussi le cercle. Sur papier ou dans l'espace, la roue est la clé de l'art de Tinguely. Dans son mouvement, elle exprime à elle seule répétition et changement : "Toute notre joyeuse civilisation repose sur la roue".